

# Le Messager DU BONHEUR

— Venez vous, Lucienne ! demandez une des jeunes filles ; Armande Noisy nous offre le thé chez elle.

— Non, merci ; je ne suis pas libre. Et Lucienne Mazeray s'éloigna d'un pas rapide, sans même prêter l'oreille aux gaietés protestées de ses compagnes qui s'attachaient à causer dans la rue, à la sortie de la "Banque commerciale", toutes s'éparpillant en un essaim joyeux.

Cependant, dès qu'elle se trouva hors de vue, la démarche alerte de la jeune fille s'altérait insensiblement, comme ralentie par le poids des pensées qu'elle avait en tête, et ce fut d'un mouvement profondément accablé qu'elle se laissa tomber sur un banc, dans le square où elle s'était ainsi rendue en hâte au sortir des bureaux de la Banque commerciale, qui l'employait depuis plusieurs années.

Elle tira de sa poche, qui n'avait que six heures à l'heure, et constata qu'elle était en avance. — Il ne tardera pas à être là, pensa-t-elle, comme si l'approche de cette présence qu'elle évoquait agitait en elle des appréhensions obsédantes.

Non, front se courba davantage, et elle parut s'enfoncer plus avant encore dans le mystère triste de ses réflexions ; mais au bout d'une minute, elle releva sa figure fine, un peu pâlie par un reflet de l'angoisse intérieure, et une résolution fière brilla au fond de ses prunelles d'un taudé gris azuré.

— Aujourd'hui même il faut en finir, se déclara-t-elle. Cette situation n'est digne ni de lui ni de moi ! S'il m'aime — et il m'aime ! — il doit m'épouser sans retard ! Il n'a que trop tardé à me faire part de ses intentions à ce sujet, et si je n'avais pas une absolue confiance en sa loyauté, j'en arriverais à douter de lui ! Oui, il faut en finir !

En même temps, sa physionomie délicate s'altéra un peu plus, tandis qu'un souffrant sourire d'accueil venait à ses lèvres imperceptiblement frémissantes ; un grand jeune homme d'aspect timide et doux s'agençait devant elle au détour d'une allée et s'avancit vivement, la main tendue d'un air franc et heureux.

— Chère Lucienne !... Je ne vous ai pas trop fait attendre ?... Le chef de division m'a arrêté comme je me bécotais de quitter la Banque pour venir vous retrouver ici, ainsi qu'il était convenu, et je ne pouvais pas m'en débarrasser, de cet excellent père Panard !... Enfin, me voici, et si content d'être auprès de vous, ma chérie !

Lucienne avait écouté, le visage durci, de façon insaisissable, mais subitement pour qu'en fut changé son expression d'ordinaire attirante de charme et de douceur ; les sourcils froncés à ces derniers mots un Augustin Lécluse s'efforçait de faire passer toute son infinie tendresse pour celle dont la pensée emplissait sa vie, elle demanda avec une froideur voulue :

— Et vous si content que cela, Augustin, de vous trouver auprès de moi ?  
— Satisfait, il fit :  
— Oh !...  
Les yeux pleins de douleur se surpris, il regardait cette fine créature qui n'avait jamais eu pour lui que des paroles de confiance et de tendresse, et qui soudain, se révélait méfiante et agressive ; comme il était timide et d'esprit humble, prompt à se croire en faute, il lui fallut un moment pour se ressaisir après avoir fait un rapide retour sur lui-même.

— Tantôt fugitive dérobée de temps à autre sur l'existence en dehors de nos heures de bureau ; vous voudriez le posséder auprès de vous et pour toute la vie !  
Augustin avait baissé la tête ; une rougeur juvénile, une confusion d'enfant pris en faute, colorait ses joues pâles par le travail sédentaire.

— Ah ! s'est donc cela ! murmura-t-il d'un ton contrarié et soulagé à la fois.  
— Trouvez-vous donc que ce n'est pas assez républicain la jeune fille avec un soupçon de hauteur. Depuis le temps que nous nous sommes avoués nos sentiments mutuels et que nous nous rencontrons ici presque chaque jour, je me suis souvent demandé qu'elle raison pouvait bien vous empêcher de me parler comme vous devriez le faire ! J'estime avoir assez attendu. Si je suis vraiment votre fiancée, Augustin, nous fixerons aujourd'hui même la date de notre mariage ; dans le cas contraire, nous nous dirons adieu et ne nous reverrons plus !

— Vous perdre ! s'écria douloureusement le jeune homme, vous perdre, ma Lucienne ! Croyez-moi que je m'y résignerai ! Jamais ! Que serait donc ma vie sans vous ! Ignorez-vous donc que vous êtes tout ce que j'aime au monde !  
Il était impossible de se méprendre à ce cri de l'amour meurtri ; émus à son tour et les paupières humides, Lucienne répondit doucement :

— Alors, Augustin, pourquoi ne m'avez-vous pas demandé plus tôt d'être votre femme !  
Il se rapprocha, malheureux et embarrassé :

— Pourquoi, ma chère Lucienne !... J'aurais dû vous le dire depuis longtemps !... Je n'ai pas de rêve plus cher, — vous ne pouvez certes pas en douter, — que de vous unir bientôt, le plus tôt possible !... Mais ce qui fera mon bonheur causera une peine, une grande peine à quelqu'un. Et, relativement heureux des douces minutes dont nous jouissons pendant ces brèves heures prolongées, j'ai de vana comme de moi, je différais... J'ai été la che... Parlez-moi, ma chérie !

Lucienne le dévisagea, inquiète.  
— Comment ! un obstacle ! fit-elle d'un organe tremblant ; une promesse antérieure ?  
— Ah ! non, non ! s'écria-t-il enrobant d'une méprise qui, par comparaison, faisait paraître la situation meilleure, non, Lucienne !... Je suis bien incapable de ces choses-là !... Écoutez !

Lentement, à mots peureux, il raconta sa vie, ses nuances d'indistincte que deux êtres qui s'aiment ignorent l'un de l'autre.  
Orphelin et presque pauvre, il avait été élevé, grâce à des prodiges de dévouement, par une vieille cousine dont la tendresse, tyrannique comme toutes les grandes tendresses, prétendait rester unique et souveraine. Il était impossible, sous peine de monstrueuse ingratitude, de contredire la cousine Endoxie du petit logis qu'elle avait jusqu'à ce jour dirigé avec une rare entente et où elle faisait régner une sage et ingénieuse économie. Et, d'autre part, Augustin ne pensait pas sans effroi à introduire une jeune épouse en cet intérieur ainsi régenté, et il s'était souvent demandé avec mille appréhensions ce que serait la vie commune et l'existence de sa compagne sous la tutelle de cette affection autoritaire qui l'abandonnerait au sein de ses droits. Certainement, en un ménage organisé de la sorte, chacun souffrirait et ferait souffrir.

Et c'était pourquoi Augustin se taisait, remettait toujours au lendemain, afin de ne pas perdre, du moins, la douceur de leurs tendres causeries.  
La physionomie de Lucienne s'était rassérénée. Elle avait tant redouté un obstacle autrement franchissable que celui-ci semblait presque prêt à son amour rassuré, assoupli d'espérance et de sécurité. Encouragée, elle promit :

— Tout s'arrangera, mon bon Augustin ! Vous avez eu bien tort de ne pas m'avertir plus tôt : cela m'aurait évité quel que pénible heures d'incertitude et de doute. Mais ne parlons plus du passé ! Votre excellente cousine ne peut avoir la prétention de remplir toute votre existence ; elle a bien dû se dire que vous vous marieriez un jour ou l'autre. Eh bien ! je suis prêt à rendre la femme qu'elle peut le moins redouter, la seule compagne que respectera ses prodigieuses ménagères. Occupé de même que vous, et la plus grande partie de la journée, à la Banque commerciale, je ne pourrai guère diriger les détails de la maison, et votre digne parente nous rendra services en consentant à continuer ses bons offices à notre jeune ménage. Dites-le lui bien, n'est-ce pas ? Elle s'accommodera sûrement de cet état de choses, le meilleur qui puisse être pour elle, et j'ai la conviction que nous nous entendrons parfaitement !... J'y mettrai de mon côté, je vous le promets, tout

ami !... Mais arrangez cela bien vite, car, vous devez le comprendre, ma dignité souffrirait de ces atermoiements !... Allons ! à demain pour fixer la date de notre mariage !  
Elle lui tendait la main, souriante, irrésistible de grâce tendre, rayonnant des belles promesses de l'avenir, et il la baisa fortivement, cette petite main douce et forte qu'il souhaitait de garder dans la sienne toute la vie !

— Alors, Lucienne, demandait Augustin à sa femme quelques mois plus tard, tu ne veux décidément pas que je t'accompagne chez le docteur ?  
— Non, mon ami, répondit la jeune femme. C'est bien assez que l'un de nous deux perde sa journée ! Tu sais bien que, dans les administrations, il ne faut pas demander de congé sans nécessité absolue. Ne t'inquiète pas, va, ce ne sera rien !  
Elle souriait, résignée et douce malgré son attendrissant pâlir ; tendrement, Augustin s'approcha pour l'embrasser :

— Je ne puis m'empêcher d'être inquiet, dit-il presque bas et d'un accent plein de regrets. Tu ne portes guère bien depuis quelque temps, chérie, et j'ai peur que ce soit parce que tu n'as pas beaucoup de contentement ici. Je t'avais prévenue qu'"elle" ne te ferait pas la vie bonne, et ce que je craignais n'est que trop réalisé !...  
— Mais je ne me plains pas ! interrompit-elle vivement.  
— Non, tu ne te plains pas ; seulement, je vois bien ce qui se passe ! Il n'y a pas de vexations menues que tu ne doives supporter de la part de la vieille cousine, que ta venue dans la maison, ça agit, comme je le prévoyais, au delà de toute expression, et à la longue cette mesquine lutte de tous les jours finit par user ta santé. Je suis désolé, ma pauvre chérie ! Et encore si je savais que faire ! Mais mon intervention ne risquerait que d'aggraver les rapports déjà tellement tendus !

Lucienne soupira :  
— Que veux-tu ! il faut de la patience, et encore de la patience ! J'ai beau faire, j'ai eu beau décliner toute autorité dans la maison, je ne parviens pas à appropriver tant soit peu cette terrible cousine Endoxie ! Par instants, elle me regarde avec des yeux de haïe !... Et c'est vrai qu'un fond, elle me déteste parce que je suis venue déranger sa vie !... Mais moi, va, je ne lui en veux pas ; je la comprends si bien !... Enfin, espérons ! Il ne me manquera que le moyen d'arriver à son cœur. Le hasard, un jour ou l'autre, me le fournira bien !

Il l'embrassa de nouveau, touché jusqu'au fond de l'âme :  
— Tu es un ange, chérie ! fit-il avec l'exaltation sincère du véritable amour. Et c'est ce qui me rassure ! Il n'est pas possible qu'avec une exquise nature comme la tienne, nous n'arrivions pas à tenir enfin le bonheur !  
Elle détournait la tête, pour cacher l'expression navrée de ses traits décolorés, car malgré le courage qu'elle affirmait, une inépuisable lassitude était en elle, et brisée par une lutte vaine, elle envisageait maintenant le lendemain sans joie.

— Sauve-toi vite ! ordonna-t-elle doucement ; tu vas être en retard, et ton chef de bureau ne plaisante pas !  
Il s'en alla, la regardant encore avec adoration et lui envoyant de nouveaux baisers du bout des doigts, tandis qu'elle lui souriait pour le rassurer et lui cacher la fatigue de son cœur.

Restée seule, Lucienne commença de faire une toilette de ville pour se rendre chez le médecin qu'elle voulait consulter.  
Elle allait lentement, avec des mouvements dénués d'entrain, une femme qui n'a de goût à rien, qu'assaille sans cesse le désolement. Parfois, cependant, un éclair d'espoir intime venait éclairer son visage.

— Ah ! murmura-t-elle à un certain moment, si je ne me trompe, ce sera peut-être la fin des dissentiments, une cause de réconciliation !  
Une fois prête, elle quitta sa chambre pour se rendre dans le petit salon où elle avait à prendre quelques objets restés depuis la veille.

Elle n'avait guère, en salon, il était arrangé dans un goût vieillot et démodé qui sentait l'ancien régime. Les yeux de Mlle Endoxie, laquelle s'appréciait que les modes ou les usages du temps éloigné de sa jeunesse. Mais, tel quel, c'était le lieu de réunion de la famille, et Lucienne n'était forcée de s'y tenir comme les autres, sous peine d'enlever les incommensurables et pressés toujours indéfinissables griefs que la vieille parente de son mari nourrissait contre elle.

A son entrée, Mlle Endoxie avait devant une petite table à ouvrage en acajou, — meuble parfaitement laïc, mais que ses longs services rendaient vénéra-

ble, — travaillait avec son zèle infatigable à raccommoder le linge de la maison.  
Elle leva la tête à la vue de la jeune femme et constata avec plaisir :

— Bon ! vous êtes encore en retard aujourd'hui ! Votre mariage est parti depuis longtemps ! Vous serez mise à l'amende et ce sera bien fait !  
— Rassurez-vous, ma cousine, je ne vais pas à la Banque, répliqua Lucienne doucement, du ton d'irréprochable aménité que dès le premier moment, elle avait adopté avec l'irrésistible vieille fille.

De stupéfaction, Mlle Endoxie laissa tomber le drap qu'elle reprenait.  
— Comment ! s'écria-t-elle, vous n'allez pas à la Banque ? Est-ce que vous comptez demeurer ici toute la journée, désormais, et vivre de vous... pardon ! de nos rentes ! Il ne manquerait plus que cela !  
Lucienne sourit tristement.

Elle eut pu répondre qu'il était bien difficile de contenter Mlle Endoxie, car si celle-ci ne perdait aucune occasion de déclarer que la place d'une femme est à son foyer, et non dans un bureau, ad où elle rapporte cependant au logis une honorable rétribution, elle eût été bien plus fatiguée encore que sa cousine par alliance revendiquant à ce foyer l'autorité qui lui revenait. Mais Lucienne préféra ne rien dire de cela.

Elle savait que la raison n'avait pas de prise sur cet esprit prévenu, et elle se réservait de parler au cœur, — ce vieux cœur jaloux et dévoué, — quand elle en aurait eudu découvert le chemin.  
C'est pourquoi elle assura, plus doucement encore :

— Ne vous tourmentez pas, ma cousine ; je n'ai pas l'intention de vivre dans l'oisiveté. C'est n'est pas de mon goût, et je sais fort bien que nos moyens ne le permettent pas. Je vais simplement consulter un médecin.  
Soudain vaguement inquiète, Mlle Endoxie considéra le visage de la jeune femme.

Quelquefois, en dépit d'elle-même, ce petit visage amical et trieste la saisissait comme un remède, mais elle se raidissait bien vite, avec une hâte à se certifier que si cette étrange amie née par Augustin sous son toit n'était pas gaie et paraissait lasse, elle n'y était sûrement pour rien.

Aujourd'hui, le tourment obscur revenait plus — à l'incertain, insupportable au fond de sa conscience anxieuse.  
— Est-ce que vous êtes malade ? s'informa Mlle Endoxie d'un accent moins rude.  
— Je ne suis pas très-bien depuis quelque temps !... Allons ! à toutot, ma cousine !... Je me suis accordé cette journée de repos, et je reviendrai déjeuner en tête à tête avec vous !

Avant que Mlle Endoxie eût donné sa surprise, Lucienne avait pris ses gants, son ombrelle, et elle quitta la pièce, après avoir adressé à la vieille fille un signe amical d'où se dégageait un ne savait quel mystère joyeux.  
Seule en face d'elle-même, Mlle Endoxie ne travailla pas tout de suite.

Elle cherchait la cause de cette prévenance, de l'amabilité inhabituelle que lui témoignait, en dépit de ses plus mauvais procédés, celle qu'elle appelait mentalement l'intruse, la voleuse de son humble bonheur de pauvre vieille fille déshéritée de toutes les tendresses, et elle ne trouvait pas.  
— La rusée vient sûrement m'envoyer ! conclut-elle avec un geste de dépit ; mais je ne suis pas si naïve que ce bonnet d'Augustin, moi, et elle n'y parviendra pas !  
Et elle se remit à son ouvrage, avec un invincible, un obstiné hochement de sa tête grise.

— Londres, elle avait aimablement consenti à venir à une de nos réceptions donner à mes invités une séance de psychométrie.  
Cette première séance, qui eut lieu l'après-midi, fut lamentable. "Je n'ai jamais été témoin d'un faiso plus ridicule", dit M. Stead.

Le directeur de la "Revue des Revues" reçut un dizaine de personnes à dîner, parmi lesquelles Mrs Burchell, à qui il voulait donner encore une chance. Après le repas, la séance recommença.

Nous nous assimes de façon à former avec nos sièges un cercle, ou plutôt un ovale, Mrs Burchell prenant place à l'un des bouts. Nous nous relayâmes pour occuper successivement le siège placé à droite de celui de la voyante, pendant que celle-ci, en une suite de phrases sans lien ni ordre, décrivait ce qu'elle voyait ou entendait. Ces descriptions n'offraient rien de très remarquable et il semblait que la soirée dût s'écouler sans qu'aucun incident vint nous faire oublier notre désillusion.

Il était dix heures passées lorsqu'un gentleman se leva qui se trouvait parmi mes invités et mit une enveloppe dans les mains en me disant :

— Faites une épreuve avec ceci.  
Je pris l'enveloppe sans savoir ce qu'elle contenait et j'attendis que la bonne dame eût achevé sa description d'une personne du groupe. Elle commença à sentir la fatigue et demanda à se retirer. Je mis mon enveloppe dans mes mains et la pris d'essai, avant de partir, si elle pouvait en tirer quelque chose. Tous mes hôtes étaient présents, moins un qui avait dû se hâter pour ne pas manquer son train. Nous étions tous plutôt fatigués et pas mal ennuyés, et aucun de nous ne s'attendait à rien de sensationnel.

Mrs Burchell prit l'enveloppe dans ses deux mains et resta immobile un instant. Elle tourna et retourna l'enveloppe à deux ou trois reprises, la porta à son front, puis dit à haute et claire voix :

— Une personne considérable, — un roi !  
Cette déclaration nous rendit attentifs et nous écoutâmes avec avidité ce qui allait surgir.  
Je ne puis pas répondre de rapporter textuellement les paroles exactes du médium qui parlait avec une rapidité extrême et une grande agitation, mais j'ai comparé mes souvenirs avec ceux des personnes présentes et je puis dire avec confiance que le récit et après reproduit exactement la substance de ses remarques.

Je dois faire observer que rien dans l'aspect du médium n'indiquait qu'il fût à l'état d'hypnose, de veille hypnotique. Mrs Burchell venait de s'exprimer en personne normale au moment où elle lui passa l'enveloppe. Ses yeux étaient clos, mais je pense qu'elle était simplement plongée dans un état de somnolence. Elle parla d'instinct comme si elle voyait l'intérieur d'une maison par la fenêtre ouverte et décrivait ce qu'elle voyait aux personnes assises près d'elle. À côté d'elle étaient assises deux autres clairvoyantes, Mrs Burchell et Mrs. Manks.

Comme je l'ai dit, Mrs Burchell commença ainsi :

— Une personne considérable, un roi !  
Il est debout dans une chambre de son palais... Il est brun, de petite taille, le cou long... Avec lui est une dame... la reine, et là (montrant un coin de la chambre) je vois un enfant !  
Puis, devenant très excitée, le médium s'écria :

— Londres, elle avait aimablement consenti à venir à une de nos réceptions donner à mes invités une séance de psychométrie.  
Cette première séance, qui eut lieu l'après-midi, fut lamentable. "Je n'ai jamais été témoin d'un faiso plus ridicule", dit M. Stead.

Le directeur de la "Revue des Revues" reçut un dizaine de personnes à dîner, parmi lesquelles Mrs Burchell, à qui il voulait donner encore une chance. Après le repas, la séance recommença.

Nous nous assimes de façon à former avec nos sièges un cercle, ou plutôt un ovale, Mrs Burchell prenant place à l'un des bouts. Nous nous relayâmes pour occuper successivement le siège placé à droite de celui de la voyante, pendant que celle-ci, en une suite de phrases sans lien ni ordre, décrivait ce qu'elle voyait ou entendait. Ces descriptions n'offraient rien de très remarquable et il semblait que la soirée dût s'écouler sans qu'aucun incident vint nous faire oublier notre désillusion.

Il était dix heures passées lorsqu'un gentleman se leva qui se trouvait parmi mes invités et mit une enveloppe dans les mains en me disant :

— Faites une épreuve avec ceci.  
Je pris l'enveloppe sans savoir ce qu'elle contenait et j'attendis que la bonne dame eût achevé sa description d'une personne du groupe. Elle commença à sentir la fatigue et demanda à se retirer. Je mis mon enveloppe dans mes mains et la pris d'essai, avant de partir, si elle pouvait en tirer quelque chose. Tous mes hôtes étaient présents, moins un qui avait dû se hâter pour ne pas manquer son train. Nous étions tous plutôt fatigués et pas mal ennuyés, et aucun de nous ne s'attendait à rien de sensationnel.

Mrs Burchell prit l'enveloppe dans ses deux mains et resta immobile un instant. Elle tourna et retourna l'enveloppe à deux ou trois reprises, la porta à son front, puis dit à haute et claire voix :

— Une personne considérable, — un roi !  
Cette déclaration nous rendit attentifs et nous écoutâmes avec avidité ce qui allait surgir.  
Je ne puis pas répondre de rapporter textuellement les paroles exactes du médium qui parlait avec une rapidité extrême et une grande agitation, mais j'ai comparé mes souvenirs avec ceux des personnes présentes et je puis dire avec confiance que le récit et après reproduit exactement la substance de ses remarques.

Je dois faire observer que rien dans l'aspect du médium n'indiquait qu'il fût à l'état d'hypnose, de veille hypnotique. Mrs Burchell venait de s'exprimer en personne normale au moment où elle lui passa l'enveloppe. Ses yeux étaient clos, mais je pense qu'elle était simplement plongée dans un état de somnolence. Elle parla d'instinct comme si elle voyait l'intérieur d'une maison par la fenêtre ouverte et décrivait ce qu'elle voyait aux personnes assises près d'elle. À côté d'elle étaient assises deux autres clairvoyantes, Mrs Burchell et Mrs. Manks.

Comme je l'ai dit, Mrs Burchell commença ainsi :

— Une personne considérable, un roi !  
Il est debout dans une chambre de son palais... Il est brun, de petite taille, le cou long... Avec lui est une dame... la reine, et là (montrant un coin de la chambre) je vois un enfant !  
Puis, devenant très excitée, le médium s'écria :

— Londres, elle avait aimablement consenti à venir à une de nos réceptions donner à mes invités une séance de psychométrie.  
Cette première séance, qui eut lieu l'après-midi, fut lamentable. "Je n'ai jamais été témoin d'un faiso plus ridicule", dit M. Stead.

Le directeur de la "Revue des Revues" reçut un dizaine de personnes à dîner, parmi lesquelles Mrs Burchell, à qui il voulait donner encore une chance. Après le repas, la séance recommença.

Nous nous assimes de façon à former avec nos sièges un cercle, ou plutôt un ovale, Mrs Burchell prenant place à l'un des bouts. Nous nous relayâmes pour occuper successivement le siège placé à droite de celui de la voyante, pendant que celle-ci, en une suite de phrases sans lien ni ordre, décrivait ce qu'elle voyait ou entendait. Ces descriptions n'offraient rien de très remarquable et il semblait que la soirée dût s'écouler sans qu'aucun incident vint nous faire oublier notre désillusion.

Il était dix heures passées lorsqu'un gentleman se leva qui se trouvait parmi mes invités et mit une enveloppe dans les mains en me disant :

— Faites une épreuve avec ceci.  
Je pris l'enveloppe sans savoir ce qu'elle contenait et j'attendis que la bonne dame eût achevé sa description d'une personne du groupe. Elle commença à sentir la fatigue et demanda à se retirer. Je mis mon enveloppe dans mes mains et la pris d'essai, avant de partir, si elle pouvait en tirer quelque chose. Tous mes hôtes étaient présents, moins un qui avait dû se hâter pour ne pas manquer son train. Nous étions tous plutôt fatigués et pas mal ennuyés, et aucun de nous ne s'attendait à rien de sensationnel.

Mrs Burchell prit l'enveloppe dans ses deux mains et resta immobile un instant. Elle tourna et retourna l'enveloppe à deux ou trois reprises, la porta à son front, puis dit à haute et claire voix :

— Une personne considérable, — un roi !  
Cette déclaration nous rendit attentifs et nous écoutâmes avec avidité ce qui allait surgir.  
Je ne puis pas répondre de rapporter textuellement les paroles exactes du médium qui parlait avec une rapidité extrême et une grande agitation, mais j'ai comparé mes souvenirs avec ceux des personnes présentes et je puis dire avec confiance que le récit et après reproduit exactement la substance de ses remarques.

Je dois faire observer que rien dans l'aspect du médium n'indiquait qu'il fût à l'état d'hypnose, de veille hypnotique. Mrs Burchell venait de s'exprimer en personne normale au moment où elle lui passa l'enveloppe. Ses yeux étaient clos, mais je pense qu'elle était simplement plongée dans un état de somnolence. Elle parla d'instinct comme si elle voyait l'intérieur d'une maison par la fenêtre ouverte et décrivait ce qu'elle voyait aux personnes assises près d'elle. À côté d'elle étaient assises deux autres clairvoyantes, Mrs Burchell et Mrs. Manks.

Comme je l'ai dit, Mrs Burchell commença ainsi :

— Une personne considérable, un roi !  
Il est debout dans une chambre de son palais... Il est brun, de petite taille, le cou long... Avec lui est une dame... la reine, et là (montrant un coin de la chambre) je vois un enfant !  
Puis, devenant très excitée, le médium s'écria :

## CAUSERIE.

Le drame de Belgrade et les Voyantes de Londres — Mrs Burchell — voir la manuscrite des le 20 mars — Récit du directeur de "The Review of Reviews" — ce voir l'article n'en tient pas compte. — Une autre production semblable : la jeune Américaine qui voit dans le cristal la mort de Félix Faure — Un fils d'archevêque jacobin.

On a raconté que le drame affreux de Belgrade avait été vu par trois mois à l'avance — le 20 mars — par un médium londonien. Les médiums, vous ne l'ignorez point, sont des individus privilégiés ou affligés d'une sensibilité ou d'une clairvoyance particulière, à des intermédiaires, comme le nom l'indique, entre les purs esprits et nous grossiers. Intermédiaires aussi, le plus souvent, entre l'halluciné et le charlatan.

Ce qui donnait un certain intérêt à la chose, c'est qu'elle était confirmée par le ministre de Serbie à Londres. On croit toujours au sérieux d'un diplomate même Serbe.

M. Stead, directeur de la "Review of Reviews", chez qui eut lieu la séance, la raconte dans le "Figaro".  
Le médium est une bonne femme du Yorkshire, Mrs Burchell, mère de dix enfants.  
D'aspect simple et provincial, elle ne montrait aucune prétention à une culture supérieure. Elle avait passé l'âge mûr quand le hasard d'une conversation la mit sur la voie de l'occultisme. Quelques expériences élémentaires la convainquirent bientôt qu'elle avait le don de "clairvoyance", qu'elle avait le don d'interprétation psychique d'objets tels que lettres, bagues, boucles d'oreilles, etc., à un degré qui frappait de surprise leurs possesseurs, et que, capable de sommeil hypnotique, elle passait en séance sous le contrôle d'intelligences autres que la sienne dont le diagnostic des maladies de ses clients était souvent singulièrement juste. Pendant plusieurs années elle avait pratiqué dans son village comme "médium médical" et s'était fait, parmi les "spiritualistes" du Nord, une assez grosse réputation. De passage à

Belgrade, elle avait aimablement consenti à venir à une de nos réceptions donner à mes invités une séance de psychométrie. Cette première séance, qui eut lieu l'après-midi, fut lamentable. "Je n'ai jamais été témoin d'un faiso plus ridicule", dit M. Stead.

Le directeur de la "Revue des Revues" reçut un dizaine de personnes à dîner, parmi lesquelles Mrs Burchell, à qui il voulait donner encore une chance. Après le repas, la séance recommença.

Nous nous assimes de façon à former avec nos sièges un cercle, ou plutôt un ovale, Mrs Burchell prenant place à l'un des bouts. Nous nous relayâmes pour occuper successivement le siège placé à droite de celui de la voyante, pendant que celle-ci, en une suite de phrases sans lien ni ordre, décrivait ce qu'elle voyait ou entendait. Ces descriptions n'offraient rien de très remarquable et il semblait que la soirée dût s'écouler sans qu'aucun incident vint nous faire oublier notre désillusion.

Il était dix heures passées lorsqu'un gentleman se leva qui se trouvait parmi mes invités et mit une enveloppe dans les mains en me disant :

— Faites une épreuve avec ceci.  
Je pris l'enveloppe sans savoir ce qu'elle contenait et j'attendis que la bonne dame eût achevé sa description d'une personne du groupe. Elle commença à sentir la fatigue et demanda à se retirer. Je mis mon enveloppe dans mes mains et la pris d'essai, avant de partir, si elle pouvait en tirer quelque chose. Tous mes hôtes étaient présents, moins un qui avait dû se hâter pour ne pas manquer son train. Nous étions tous plutôt fatigués et pas mal ennuyés, et aucun de nous ne s'attendait à rien de sensationnel.

Mrs Burchell prit l'enveloppe dans ses deux mains et resta immobile un instant. Elle tourna et retourna l'enveloppe à deux ou trois reprises, la porta à son front, puis dit à haute et claire voix :

— Une personne considérable, — un roi !  
Cette déclaration nous rendit attentifs et nous écoutâmes avec avidité ce qui allait surgir.  
Je ne puis pas répondre de rapporter textuellement les paroles exactes du médium qui parlait avec une rapidité extrême et une grande agitation, mais j'ai comparé mes souvenirs avec ceux des personnes présentes et je puis dire avec confiance que le récit et après reproduit exactement la substance de ses remarques.

Je dois faire observer que rien dans l'aspect du médium n'indiquait qu'il fût à l'état d'hypnose, de veille hypnotique. Mrs Burchell venait de s'exprimer en personne normale au moment où elle lui passa l'enveloppe. Ses yeux étaient clos, mais je pense qu'elle était simplement plongée dans un état de somnolence. Elle parla d'instinct comme si elle voyait l'intérieur d'une maison par la fenêtre ouverte et décrivait ce qu'elle voyait aux personnes assises près d'elle. À côté d'elle étaient assises deux autres clairvoyantes, Mrs Burchell et Mrs. Manks.

Comme je l'ai dit, Mrs Burchell commença ainsi :

— Une personne considérable, un roi !  
Il est debout dans une chambre de son palais... Il est brun, de petite taille, le cou long... Avec lui est une dame... la reine, et là (montrant un coin de la chambre) je vois un enfant !  
Puis, devenant très excitée, le médium s'écria :

M. Bryan à Chicago.

Envoi d'un navire de guerre allemand à Port-au-Prince.

Crise ministérielle en Espagne.